

étaient grandes ses émotions ; ses larmes coulaient de ses yeux sans interruption, mais au milieu de ses pleurs, il y avait dans son regard un éclat qui était plus éloquent que toutes les paroles du monde.

— Adieu, seigneur chevalier... adieu ! dit-elle enfin. Pardonnez-moi cette faiblesse, cette folie.

— Ne vous blâmez pas, dit Henri de Brabant, en l'interrompant, et ayant lui-même les yeux humides. Adieu, vous qui m'avez délivré quand j'étais en danger, qui m'avez sauvé quand j'étais malade, adieu... adieu !

Et, saisissant sa main, il la pressa sur ses lèvres.

Cette main, la jeune fille la lui abandonna pendant près d'une minute : puis se remettant soudainement, elle la retira doucement ; et murmurant un nouvel adieu, elle se précipita hors de la cellule.

LXV

La famine dans le château de Rotenberg

Le vieux Bernard avait eu raison de dire que la famine exerçait ses ravages parmi la garnison du château de Rotenberg.

Depuis cinq semaines que durait le siège, pas un grain de blé n'était entré dans la forteresse, et nous savions que les provisions avaient été détruites par un coup d'audace des Taborites. Ces seigneurs eurent du moins la prudence de garder secrète aussi longtemps que possible l'extrémité à laquelle ils en étaient arrivés.

Le baron de Rotenberg, Cyprien, Rodolphe et tous ceux qui avaient voix au conseil prévoyaient avec raison que rien ne déciderait les Taborites à lever le siège s'ils apprenaient qu'ils étaient en proie aux horreurs de la famine.

Mais le fatal secret ne put être gardé longtemps. Il fut d'abord divulgué par des prisonniers, qui réussirent à s'échapper ; et quoique les Taborites fussent battus dans les divers combats qu'ils livrèrent, ils avaient la conviction que la faim leur livrerait bientôt le château.

Nous ne dirons pas à quelles horreurs le manque de pain poussa successivement les assiégés. Nous tirons un voile sur cette partie de notre récit, en avouant seulement qu'ils en arrivèrent à se tuer les uns les autres, et à assouvir leur faim par des repas de cannibale.

Lorsque Zitzka sut où ils en étaient réduits, il se détermina à frapper un grand coup afin d'enlever le château et de mettre fin à des actes qui révoltaient l'humanité.

C'était le jour même où Blanche dit adieu au chevalier Henri de Brabant, c'était le matin de ce même jour, disons-nous, qu'il se fit un mouvement dans le camp des Taborites. Aussitôt les remparts de la forteresse se couvrirent de leurs défenseurs qui regardaient la mort comme une délivrance, comme la fin de leurs souffrances. Ils semblaient, en effet, avoir le pressentiment que le dénoûment était proche, et que la lutte qui allait s'engager se terminerait ou par leur destruction ou par la défaite et la fuite de l'armée du mont Thabor.

D'un autre côté Zitzka était résolu à terminer au siège qui traînait en longueur ; et ce fut sous ces auspices que la bataille commença.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, lorsque les guerriers taborites s'avancèrent en colonnes serrées pour attaquer le château sur tous les points à la fois. Leurs bataillons semblaient irrésistibles : mais les assiégés, réduits au désespoir, et rendus furieux par la faim, se battirent comme des démons. On eût dit une lutte de géants. D'un côté était Zitzka, conduisant et dirigeant les plus braves de ses soldats : de l'autre étaient le baron de Rotenberg et Rodolphe encourageant la garnison et prêchant d'exemple.

Les assaillants traversèrent le fossé sur des radeaux : ailleurs, ils traînèrent des arbres qu'ils avaient abattus dans la forêt, et en firent des ponts, sur lesquels ils avancèrent jusque sous les murailles ; beaucoup de taborites, enfin, se jetèrent à la nage, et abordèrent de l'autre côté. Deux heures après le lever du soleil, l'assaut était devenu général. Les échelles furent dressées contre les remparts ; mais ils furent recus par les assiégés avec une vigueur indomptable. Ces derniers, armés de piques et de lances, formèrent une ligne impénétrable. Puis la lutte s'engagea corps à corps, jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, les Taborites, forcés de reculer, furent lancés par dessus les murailles.

Toutefois, dans ce moment critique, Zitzka ne perdit pas son sang-froid. Il vit ses braves guerriers repoussés, et cependant il ne désespéra pas ; car, il savait que le succès momentané obtenu par l'ennemi lui coûterait cher. Il ne s'était pas, en effet, trompé dans ses calculs. Pendant que les Taborites se retiraient dans le meilleur ordre possible, les soldats de la garnison de mandèrent à grands cris qu'on leur permit de poursuivre leurs avantages. Le baron de Rotenberg fut obligé de céder, quoiqu'il prévît les conséquences qui pouvaient en résulter. L'armée entière sortit donc du château, et la lutte recommença dans les champs, dans les jardins, dans les chemins et dans la forêt, qui avoisinaient la forteresse.

Ce fut alors que se déploya l'adresse et l'habileté de Zitzka, et qu'il se montra grand capitaine. Se plaçant sur une élévation, il envoya douze de ses officiers d'ordonnance sur tous les points où ses guerriers fuyaient, cherchaient à se rallier, ou s'arrêtaient sans savoir que faire ; et les instructions qu'il donna au chef commandant les divers détachements furent tellement claires et positifs, qu'une ardeur nouvelle parut animer soudain l'armée taborite. Les colonnes, qui tout à l'heure fuyaient en désordre, se rallièrent tout à coup, et prirent la position sur les éminences ; et en un espace de temps comparativement très-court, toutes les divisions furent reformées autour des trois côtés du château de Rotenberg.

La bataille recommença ainsi en dehors des murailles ; et des nuages de fumée et de poussière ne tardèrent pas à envelopper les combattants. Zitzka, lancé au milieu de la mêlée répandait la mort de tous côtés, et les cadavres s'amoncelaient autour de lui. Le baron de Rotenberg et son fils Rodolphe faisaient également des prodiges de valeur ; et ce dernier n'avait qu'un désir, c'était de joindre le chef des Taborites. Son désir fut satisfait : ils se rencontrèrent ; mais à peine eurent-ils croisé le fer que l'épée de Rodolphe vola dans l'espace. Le baron de Rotenberg, en voyant que son fils était à la merci de Zitzka, enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et le lança contre celui du général taborite. Mais ce dernier resta ferme comme un roc ; et tenant son épée à deux mains, il en appliqua un coup tel sur la tête du baron, qu'il le renversa à terre.

Une seconde après, le baron et Rodolphe furent faits prisonniers.

La nouvelle de la prise de leur chef se répandit comme l'éclair à travers les rangs des soldats de l'armée royale. Ils furent frappés de consternation, et hésitèrent, tandis que les Taborites enorgueillis par ce premier succès chargèrent avec un redoublement d'ardeur. — *A continuer.*

MACHINE A TRICOTER

DE
LAMB

Nouvelle invention de première classe, et la seule ayant donné entière satisfaction au public des Etats-Unis, par un tricotage régulier, et par les nombreux ouvrages que l'on peut exécuter, tels que bas de laine, mitaines, cravates, etc. M. Lamb a obtenu des médailles d'or et d'argent, pour cette invention, aux expositions d'Europe et des Etats-Unis.

Ceux qui s'occupent comme agents de la vente de ces machines, en retireront beaucoup d'avantages.

Pour spécimens et conditions s'adresser à
LAMB KNITTING M. M. Co.
CHICOPPE FALLS MASS.
30 septembre 1869.

PATATES EARLY ROSE

ET
AVOINE NORWEGE
OFFERTES EN PRIMES

Lettres non réclamées au Bureau de poste de Ste. Anne
Bérubé, Nicolas—Bilodeau Octave—Dionne Antoine—Dechéne, Frédéric—Gagné, Michel—Gagnon, A. A.—Gagné, Henriette—Gauvreau, Philippe—Lagacé, Appoline—Moreau, Luc—Ouellet, Germain—Ouellet, J. Bte.—Ouellet, Christophe—Ouellet, Alp.—Ouellet, Rémi—Petit, J. Bte.—Pellerin, Joseph—Potvin, Godef.—Roy, Adolphe—Roy, C. F., M. P. P.—Sirois, Joseph—St. Pierre, Hedwige—B. B. St. Jean—Talbot, Edmond — 14 octobre 1869.